

Mattéo Miceli

Dans l'ordre des choses

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0112283.000.R.P.2008.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2008

L'ardoise

Dans une boîte scellée comme le sort d'un papillon, une centaine de pages jaunies est à l'agonie, des théorèmes en tous genres, des vérités constatées, mais que très rarement comprises, sont scolairement couchés sur du papier fidèlement représentatif d'une époque qui m'a volé bien des songes.

Comme lors de la découverte d'un site historique, il est primordial d'établir un plan de fouille afin de conserver les trésors que le temps et l'histoire nous ont si jalousement caché.

Seule la poussière semble faire obstacle au travail d'introspection que cette fâcheuse rencontre avait suscité en moi.

Ni plumeau, ni pincette, un souffle de trentenaire, court et tenace chasse toutes les particules et éteint, à jamais, la vieille bougie de mes vingt ans.

La voie semble libre, dès les premières lignes, des images, des visages familiers donnent vie à mes lectures, la teneur du message est encore plus vaine qu'à l'époque, les bases fragiles que mon périple scolaire m'a léguées me narguent trois lustres plus tard.

Toutes les raisons légitimes qui m'avaient poussé à sceller aussi maladivement cette partie de ma vie éclaboussaient au grand jour tel un diable sorti de sa boîte.

Malgré les dégâts occasionnés par ce fulgurant voyage au pays du néant, la douleur, si cousine, n'était en rien comparable à celle éprouvée presque quotidiennement, j'étais blasé.

Tous ce savoir, qui avait si naturellement transité dans mes mémoires vives, n'avait d'utilité que de justifier l'obtention d'une feuille de papier au titre barbare approuvée par des passeurs aussi frustrés que sous-payés.

Ce temps, qui était mien, si indécemment meublé par la politique inappropriée des institutions scolaires, avait sombré avant même d'avoir pris le large.

A ciel ouvert

Le voyage est aussi fulgurant qu'un éclair déchargeant ces milliards de particules ionisées dans un ciel meurtri, la puissance est énorme et la transition vers un état spirituel est aussi profonde que la douleur éprouvée par les proches, désormais orphelins de notre existence.

La douleur n'y a plus lieu d'exister, c'est une notion trop abstraite, toutes les formes connues et reconnues jusqu'ici sont autant de limites que notre vie terrestre avait le don d'en produire.

Tous nos organes réapprennent à vivre comme par enchantement et retrouvent la pureté originelle que notre statut temporaire avait mis aux oubliettes comme une vulgaire star académicien, une deuxième et dernière naissance qui met en lumière toutes les faiblesses qui caractérisent la nature humaine.

L'entrée en scène est le seul véritable instant de vérité, malgré l'amour et le soutien que l'on peut ressentir, elle s'affronte seul, comme toutes les épreuves primordiales de la vie, ici, dans cette dimension de transparence et d'authenticité, il n'est plus question de vie.

Le paysage est flamboyant, presque paradisiaque, sa beauté et son mystère font regretter le temps perdu sur terre et en accentuent fermement les limites.

Mettre un pas devant l'autre est désuet, des ailes éternelles deviennent le prolongement de nos bras et allègent notre voyage vers le tout-puissant.

En guise de préambule, des visages familiers croisent notre nouveau regard, des visages qui n'étaient que papier sur terre nous sourient et facilitent l'intronisation.

Plus le temps de tergiverser, l'amour donne, à nouveau, des ailes, le créateur est à portée de vue, qu'on le veuille ou non, il lit en nous comme dans un livre ouvert, les bons chapitres, les mauvais passages, la critique est aussi pointue que son savoir.

Le bilan sera forcément mitigé mais n'entravera en rien la place de choix qui sera la notre aujourd'hui ou demain.

Cet être suprême, dans son immense densité et son extrême lucidité, verra en nous cette vérité tant recherchée.

Automates

Les gens du métro
Sont serrés comme des sardines

Ressemblent à des robots
Malgré les vitamines

Qu'ils avalent comme de l'eau
Pour avoir bonne mine

Se parfument de si tôt
Et ne mangent que des tartines

Qu'ils trimbalent dans leur dos
Pour ne pas crier famine

A la pause du boulot
Quand le clairon leur fait signe

De rejoindre le troupeau
Sans franchir cette ligne

Qui met nos idéaux
En boîte, en sourdine.

Avis de tempête

Tous les jours se ressemblent, les heures se traînent comme un condamné le jour de sa sentence, aucune odeur, aucune surprise vient troubler le travail sournois de cette dépression qui ravage cet homme devenu si maladroît, si seul, si inutile.

Le regard des autres est à la hauteur de son enlèvement, une capacité de destruction à l'efficacité inégalée et une entaille aussi profonde que définitive viennent amputer cet être de l'amour-propre qui l'avait su si bien préserver.

Pour ne pas entretenir la conversation avec les aiguilles de ce pendule si loquace, il remet en question toute son existence, tous ces gestes, du plus anodin au plus significatif, sont autant de sonnettes d'alarme quant à la gravité de son état.

L'entourage est trahi, absent et le gouffre séparant les deux réalités ne pourra plus jamais être comblé, le constat est aussi cruel que le temps perdu à constater l'absence totale de son implication, de son identité.

Un lion en cage n'est rien comparé à ces malades des temps modernes, les murs se rapprochent dangereusement, un excès d'air pourrait les étouffer et exposer leur souffrance au grand jour.

Les plaisirs ont déserté son palais, ses yeux, tout est inodore, insipide, les couleurs rougissent devant la légitimité du noir et du blanc.

Tandis que ce maudit pendule continue à narguer cet humanoïde, le spectre terrible de la vie en communauté se dresse brutalement devant ce visage figé lui rappelant qu'il faudra côtoyer la vie qui se trame au-delà des murs de son antre.

Un rôle de composition qui ne fera que ressasser l'impuissance des êtres qui lui sont chers, un rôle qui ne fera qu'accroître la longueur du tunnel...

Balle à blanc

Le cartable, les devoirs et les professeurs aux oubliettes, plus rien ne compte désormais, plus rien hormis de préparer avec soin et minutie le sac de sport dernière tendance que l'univers impitoyable des grandes marques de sport aura mis à portée de vue des jeunes foteux et de leurs parents dociles.

Il est loin le temps où le sport roi ne brassait pas des millions de dollars, le vent ou la tempête, en a fait un empire des sens, un spectacle insensé où la tricherie est directement proportionnelle au profit engendré.

Les principaux acteurs n'ont plus de limites et même si certaines limites physiques bien légitimes venaient à voir le jour, on ferait appel au magicien du club pour requinquer notre pantin sur crampons.

Taper dans un ballon en simple short n'aura jamais été si difficile que de le faire devant trente caméras et quatre-vingt mille spectateurs assoiffés de buts.

Le joueur, au-delà de son rôle sur le terrain, doit représenter parfaitement les richissimes sociétés dont il porte les couleurs, il doit incarner un athlète qui peut aussi bien se reconverter dans la mode que dans la comédie, un être complet qui use de tous les vices et de toutes les provocations pour permettre à son entité « sportive » d'être sur le toit du monde.

Malgré la couleur noire foncée du tableau de ce sport, les gamins continuent à s'identifier à ces stars et à en reproduire les pires défauts, dans tous les terrains du monde, l'esprit de compétition entache l'esprit créatif et perdre est une vraie psychose.

Le sac de notre bambin est prêt maintenant, il est impatient de pavoiser devant ses camarades, il est impatient, comme son aîné, d'assener un coup de coude au premier qui lui volerait la vedette.

Dans ses yeux, l'image reflétée et ses motivations sont parfaitement fidèles à la réalité, le regard enfantin est mort au

détour d'un terrain de football, triste lieu de rencontres où des milliers de gamins rêvent d'une carrière dorée et omettent de prendre du plaisir avant de ne plus en avoir l'occasion...

Blanc cassé

Le décor est têtue, obstinément le même depuis des lustres, les acteurs ont répondu à l'appel de l'amour, ils font partie de cette grande minorité qui pense que le jour qu'ils vivent est le plus beau jour de leur vie.

Pour en être persuadés, ils ont convié toutes les personnes qui comptent à leurs yeux, toute l'attention est braquée sur le duo qui devra désormais tenter de relever le grand défi de la banalité du quotidien, bien qu'étant conscients de la rudesse de l'épreuve, ils ferment les yeux et leur cœur pour que ce jour soit comme ils l'avaient imaginé.

La robe éclatante de la mariée a déjà pris un coup de vieux, l'interminable traine qui faisait la fierté de la dulcinée n'a plus rien d'éclatant, les traces de pas de sales mêmes et la maladresse des convives en ont fait un fardeau, quelque chose qu'il faudra trainer toute la sainte journée.

L'époux, bien que n'ayant pas de traine, doit trainer une expression figée de joie, comme une actrice liftée qui n'a plus le choix tellement sa peau est tendue par les multiples opérations.

La salle est noire de monde, le spectre de la nuit blanche pointe à l'horizon du binôme, la nuit de noce ne sera sans doute pas aussi rose pour nos deux tourtereaux.

Il faut sans cesse être à l'affût de l'objectif, de la piste de danse, des discussions stériles.

Les aiguilles tournent à une allure vertigineuse, les cousins éloignés s'éloignent toujours plus de leur état normal, les bouteilles de vins s'épuisent comme les batteries des caméras saturées d'images.

La bonne humeur est tenace, la piste de danse devient le rendez-vous privilégié de toutes ces âmes qui n'ont jamais été aussi libres, tout est prétexte à se dandiner, le ridicule ne tue pas en ce jour si particulier.

Les tables ressemblent à un champ de bataille, le désordre qui y règne est navrant, les bambins sentent la transpiration et les parents n'ont plus aucun contrôle sur leurs petits monstres survoltés.

Les mariés se fondent désormais dans la masse, ils ne sont plus le centre du monde, la musique, les vieilles blagues et les vieux amis ont pris définitivement le pouvoir de la nuit.

Leur présence est remise en cause, ils pourraient partir sans que l'entourage ne s'en aperçoive, par la petite porte.

Le champ de bataille est maintenant généralisé, l'épuisement a eu raison des plus récalcitrants qui se font reconduire par leur moitié, le parking se vide et nos familles font le plein de souvenirs.

C'est une journée marathon, une parmi des milliers qui se dessinent dans nos rues, nos villes et villages.

Dans un mois, un an ou cinq ans, que contiendra la boîte à souvenirs de toutes ces destinées... ?

Bonheur enfantin

La vie avait encore frappée, ma vie venait de basculer, bien sagement assis comme un écolier, bien droit et les jambes croisées, je n'attendais qu'une seule chose, un cri libérateur d'un petit être qui n'avait pas encore de nom mais qui avait déjà le don de me faire poser mille et une questions sur le rôle à temps plein que cette soirée anormalement estivale devait m'offrir.

Un rôle prépondérant et définitif comme on en reçoit guère dans la vie de tous les jours.

En attendant de faire mes preuves, je m'accommodais de la vue imprenable de la ville toute illuminée et je sirotais mon café serré comme pour desserrer le nœud qui avait pris possession de ma gorge.

Ces instants étaient magiques, ils s'apparentent aux préliminaires amoureux, ces moments si intenses et si purs, juste avant de tomber dans les travers des corps, dans les travers des blessures.

Notre imaginaire nous joue de jolis tours, j'attends toujours que le messager blanc au masque bleuté vienne me rendre visite et m'invite à venir constater que la vie avait encore frappé.

Les préliminaires ne durent qu'un temps, le bruit des pas dans ce grand couloir blanc me fait croire que, peut-être, le miracle est arrivé, pour en être sûr, je décide de quitter ma chaise brulante d'inquiétude pour prendre la nouvelle à bras le corps, le regard vert et complice de la sage-femme me sourit, nul besoin de mettre des mots, mes neurones étaient saturés d'imaginer le visage de cet enfant, je devais apaiser mes sens et croiser urgemment sa peau.

Une explosion de curiosité et de bonheur inondaient mon corps et je ressentis une certaine complicité avec elle, c'est comme si elle m'avait observé à travers la chair pour préparer cette entrevue si privée.